

## MARIE JAËLL AU REGARD DE SES CORRESPONDANTS

*Marie-Laure Ingelaere*

Marie Jaëll n'a pas été seulement une pianiste dont le nom est attaché à sa méthode mais aussi une grande virtuose dont la renommée a dépassé les frontières de la France, et l'une des rares compositrices membres de la Société des compositeurs de musique de Paris. « Française alsacienne » : c'est l'identité qu'elle affirmait.

Cependant, actuellement, son nom éveille peu d'échos, même dans les milieux musicaux. Nous nous proposons de la rencontrer en explorant sa correspondance conservée dans les archives données à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. L'ensemble couvre une période allant de 1866 jusqu'aux dernières années de sa vie, vers 1925. Comment ne pas être attiré par ces lettres échangées avec des correspondants si différents tels que, par exemple, le pianiste Eugen d'Albert, le météorologue Alfred Angot, la romancière Gosswine von Berlepsch, le Docteur Charles Féré (son collaborateur scientifique), la cantatrice Louise Ott, le général Théodore Parmentier, l'homme de lettres Maurice Pottecher, la poétesse Catherine Pozzi, son amie Anna Sandherr, Albert Schweitzer, et bien d'autres. Tout un univers musical et mondain devient peu à peu perceptible mais la place nous manque : nous ne donnerons la parole qu'à quelques-uns des interlocuteurs de Marie Jaëll qui nous la feront apparaître parfois sous des traits inattendus.

À l'époque, on s'écrivait comme maintenant on téléphone : les échanges épistolaires foisonnent entre Marie, sa famille, ses amis et connaissances ! Les lettres reçues sont majoritaires mais on découvre parfois des courriers « à deux voix ». Certains ont été publiés ou étudiés, en particulier ceux avec des personnalités connues comme Franz

Liszt, Camille Saint-Saëns, Édouard Schuré. Un très grand nombre de lettres reçues par des élèves ont été conservées : elles concernent les recherches pianistiques de Marie. Ce sont des instructions détaillées, dans un style familier, accompagnées parfois de schémas ; des notes presque « techniques ». Elles sont complémentaires de celles des *Cahiers de travail* où Marie consignait ses découvertes. La rigueur, la persévérance et la ténacité, ancrées dans une foi et une confiance inébranlables en elle-même, sont des constantes de la manière d'être de la pianiste. Parfois, il n'existe que quelques lettres, ou même une seule. Dans d'autres cas, des dizaines de feuilles reflètent l'intensité des relations réciproques. Enfin, il y a la correspondance avec sa famille, les Kiener, d'un côté, cousins germains du côté de son père, et sa sœur aînée Caroline Trautmann (1840-1888) de l'autre.



#### DE SOLIDES LIENS FAMILIAUX

Née dans une famille paysanne du nord de l'Alsace, Marie Trautmann n'a pas laissé la renommée et le succès lui faire renier ses origines. Les lettres le prouvent : elle est toujours restée très attachée à sa tante du côté paternel, et à sa cousine germaine Madeleine Rempépouse Kiener. Elle reporte toute son affection sur les enfants de cette dernière dont les prénoms reviennent souvent dans les correspondances : Léon, Marie, Fritz, Alice, André, Hélène. Elle considère ces petits-cousins comme ses neveux, et ces derniers l'appellent « Tante » ! Marie Kiener (1872-1941), son élève aussi, est comme sa fille adoptive ; elle signe « Ta fille » les lettres qu'elle adresse à Marie qui, elle, paraphe ses envois par « Maman ». En Alsace, Marie Kiener répond à Marie Jaëll :

*Ma chérie,*

*Ton mot de Bicêtre [Hôpital parisien] m'a fait tant plaisir – que de souvenirs surgissent et rien que de beaux. Avec quelle joie j'y allais. Je revois le trajet... l'hospice, le laboratoire, le chronomètre – ah comme tout cela est vivant devant moi – vivant surtout le visage de ton ami [Charles Féré]. [...] Je t'embrasse tendrement, Ta fille.*

(Marie Kiener, sans date)

Marie Jaëll avait un frère, Georges, agriculteur, resté toute sa vie à Steinseltz : il ne subsiste aucune correspondance entre eux ; un signe de leurs relations difficiles certainement. La tradition familiale rapporte qu'il se plaisait à secouer les personnalités invitées par sa sœur lorsqu'il les ramenait de Wissembourg à Steinseltz, en carriole à chevaux !

Un autre lot de lettres attire particulièrement l'attention : celles échangées par Marie avec sa sœur Caroline qui avait émigré à Buffalo (NY), après son mariage avec George Diehl, en 1869. Complicité et confiance réciproques en sont la marque dominante :

*Pardonne ma lettre d'hier qui était celle d'une affolée et unis ton âme à la mienne en prière pour obtenir la guérison de Georges [son fils malade]... les médecins disent qu'il n'y a aucun danger mais ma foi est en Dieu seul et je veux que ton âme forte s'unisse à mon âme. [...] Prends-moi dans tes bras, sœur et serre-moi contre ton cœur.*

(Caroline, 27 février 1888)

Une même conception des relations humaines, des préoccupations philosophiques communes, l'authenticité de leurs relations, les rassemblaient aussi :

*Je te préviens que peu à peu tu trouveras en moi une correspondante très exigeante. Vois-tu ma sœur, j'aimerais beaucoup cultiver la bonté idéale surtout comme tu penses que c'est là ma vocation...*

(Caroline, 31 mars 1886)

Mais Caroline décède à 48 ans au retour par bateau d'un séjour en Alsace, avant d'arriver à New York. Marie Jaëll l'annonce à Madeleine Kiener :

*J'ai enfin des nouvelles, comme je l'avais présumé, Caroline n'a pas supporté le mal de mer, elle est morte tout près de New York.*

(Marie, 1888)

Caroline avait trois enfants, les « neveux d'Amérique » de Marie : Clara, Charlotte et George. Marie les considère comme les enfants qu'elle n'a pas eus. Clara, organiste, manifeste une véritable adoration pour elle :

*Ma chère tante,*

*Je te remercie beaucoup de m'avoir envoyé ton livre. Je n'ai pas encore eu le temps de l'étudier mais ça a l'air d'être bien intéressant. Papa et George disent que ce n'est pas [de] la musique mais [de] la physiologie. Ils n'ont regardé que les mains et les os. J'ai rêvé hier soir que tu es venue ici nous faire une visite et j'étais si heureuse que j'ai pleuré, mais hélas ! quand je me suis réveillée tu n'étais pas ici du tout. C'est une chose too good to be true comme on dit en anglais de t'avoir ici.*

(Clara, sans date)

Que d'invitations Clara enverra-t-elle en vain à Marie ! Mais, admirative et fière d'elle, Clara fait connaître la pédagogie de sa tante :

*Tout le monde est content que je donne ces conférences car dans ces jours-ci on commence à réaliser [sic] l'importance d'une éducation musicale qui va plus loin que de seulement jouer d'un instrument ou chanter. C'est ce qu'on a fait surtout en Amérique pendant toutes ces années...*

(Clara, sans date)

C'est Clara qui ira voir à Paris cette tante extraordinaire, et elle nous livre l'un des rares portraits de Marie Jaëll qui ne soit pas celui de la « pianiste » en concert ou de la professeure :

*Je ne pourrai jamais te dire tout ce que j'ai senti en te voyant de nouveau et te trouvant toujours cette femme merveilleuse qui donne au monde une chose si étonnante. Je ne peux vraiment pas le dire mais je veux que tu saches que je comprends beaucoup plus que tu ne le crois [...] surtout je t'aime ! et c'est l'amour qui compte, n'est-ce pas ?... Je t'aime, ma Tante [...] et quand je t'ai vue là dans ta porte quand nous descendions ton escalier, là debout, avec ton sourire si doux je ne pouvais presque pas te quitter [...] – Tu as été si bonne pour moi et je comprends aussi tout ce que cela t'a coûté au milieu de ton travail si énorme et si concentré – Je l'apprécie ma tante chérie et je t'aime encore plus...*

(Clara, sans date)

Remarquons que c'est en français, la langue transmise par Caroline à ses enfants, que les lettres sont écrites : la langue du cœur certainement.



## « MARIE JAËLL D'ALSACE »

Après avoir assisté au concert donné par Marie à Paris, le 27 avril 1863, un critique écrit :

*Son éducation, on le sait, fut puisée à différentes sources, et la moins pure assurément n'est pas la dernière, car M<sup>lle</sup> Trautmann obtint le premier prix au Conservatoire [de Paris].*

*(Revue et Gazette musicale de Paris, 17 mai 1863)*

Marie Jaëll évoque souvent comme un dilemme la double culture dont elle a hérité par sa formation musicale en Allemagne et en France, et elle est loin de la considérer comme une richesse. Paradoxalement, celle-ci lui pèse, certainement parce qu'elle est avant tout « alsacienne », partagée entre deux cultures, même sur le plan musical. Elle l'exprime clairement quand elle écrit à Anna Sandherr :

*Comme vous me connaissez bien, chère amie. Le bien artistique que je trouverais en Allemagne me donnerait trop de souffrance morale. Je ne puis pas m'y exposer. D'ailleurs si je suis forte, je dois porter la force en moi et il faut, autant que possible, naître de soi-même.*

*(Marie, 25 août 1880)*

... ou à Fritz Kiener :

*Je puis difficilement te dire ce qui se passe en moi lorsque j'entends parler de l'Alsace. Je me sens devenir nos ancêtres et je m'émeus. Ton article m'a ému comme si le sol de notre pays faisait partie de ma substance. L'intensité de ces impressions d'identité profonde réveille en moi comme une force souterraine qui active les autres.*

*(Marie, sans date)*

Liszt lui-même connaît ses convictions quand il lui écrit de Budapest :

*Merci de vos Lieder. Si vous n'étiez pas tant alsacienne-française, je vous demanderais de me communiquer personnellement la partition de votre Concerto, et d'autres de vos œuvres à Weimar.*

*(Liszt, 10 février 1880)*

Il semble même qu'elle cherche à exprimer son appartenance à l'Alsace lorsqu'elle compose ; si l'on en croit Parmentier, cela amuse son mari :

*Votre déconvenue sur les motifs de vos idylles m'a véritablement fait rire... Ne vous troublez pas pour si peu et excusez votre mari. Quoi qu'on fasse, l'aube et les nuits d'été et les orages et même les chants villageois se ressembleront toujours beaucoup en Prusse et en Alsace. Si vous y mettez votre note subjective alsacienne, cela ne sera compris que par quelques-uns et encore difficilement si rien dans le titre n'indique votre intention. Mon avis serait d'appeler bravement vos petits morceaux Idylles alsaciennes.*

(Parmentier, 30 juin 1880)

Ne s'agirait-il pas des premières esquisses des *Voix du printemps* dont deux pièces s'intitulent *L'Orage* et *Idylle*, créées le 6 mars 1886 à Paris ?

Cet attachement à la terre natale a eu un douloureux retentissement sur le cours de sa vie : les plus belles perspectives d'avenir du couple Jaëll ont été brisées net par l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne, en 1870. Elle révèle sa souffrance à l'occasion d'une lettre qu'elle envoie à Marie Kiener pendant la guerre 1914-1918 :

*C'est que derrière cette guerre il y avait l'autre que j'ai vécue en [18]70 avec une impétuosité folle. Elle a changé toute ma vie. C'est par elle seule que je suis venue à Paris qu'avant je n'aimais pas parce que trop frivole. [...] Je ne t'ai jamais dit qu'en 70, au moment de la déclaration en guerre, M. Jaëll devait prendre au Conservatoire de Leipzig la succession de Moscheles. C'était la première situation enseignante du piano en Allemagne, il devait en même temps prendre la direction du journal de musique fondé à Leipzig par Schumann, autre situation superbe. Les contrats étaient prêts, on y signalait même que s'il mourait, l'enterrement honorifique se ferait aux frais de la ville ! Je disais naturellement que si nous étions victorieux cela ne me faisait rien d'être chez eux mais qu'à notre premier échec je partirai. C'est ainsi que les signatures n'ont pas été données même avant que l'échec se produise.*

(Marie, sans date)

La nostalgie d'un passé révolu ne l'empêche pas d'assumer ses convictions, au prix d'affrontements avec ses meilleurs amis ; rester fidèle à soi-même, ne jamais se renier est une attitude incontournable que l'ami-

tié ne peut mettre en cause. Cette réponse que lui envoie Parmentier en est l'illustration :

*Pourquoi, ma chère amie, dites-vous que j'ai fait de l'opposition l'autre soir ? De l'opposition à qui ? à quoi ? – À vous peut-être qui m'aviez convié à cette séance ?... Tant pis, alors. Mais c'est votre faute, car vous ne m'aviez nullement laissé entrevoir le véritable but de la réunion, qui était de jeter par-dessus bord les musiciens d'une certaine école et de transformer la Société nationale de musique française en une simple coterie [...] mais j'avais la conviction que la France n'est pas assez riche encore en musiciens de valeur pour qu'on puisse constituer des groupes et former des sous-écoles dans l'école française – que si l'on ne faisait pas appel à toutes les forces vives, la Société ne pourrait pas vivre.*

(Parmentier, 26 mai 1881)

Sur plus de dix pages écrites avec la même verve passionnée, Parmentier développe tous les arguments possibles pour justifier son opposition à l'introduction d'œuvres de compositeurs étrangers dans les programmes de la Société nationale, qui sera proposée lors de la séance du 16 juin 1881. Il va même jusqu'à la mettre en garde contre des musiciens qu'elle considérait comme ses amis :

*Vous leur apportez votre force vive [...] mais si vous êtes de cette école en théorie, vous en êtes moins que vous ne croyez en pratique. Vos dernières œuvres, votre Trio [...], votre Fantaisie, notre jolie petite romance, vos Idylles, tout cela n'est pas de la musique à audaces inconscientes. [...] Aussi n'êtes-vous qu'acceptée dans le cénacle, parce que vous y comptez des amis ; mais je suis persuadé qu'ils vous trouvent... un peu arriérée.*

(Parmentier, 26 mai 1881)

Quel dommage de ne pas pouvoir lire la réponse de Marie que nous pouvons tout de même imaginer tranchée et énergique certainement ! Et nous comprenons un peu mieux pourquoi la compositrice se sentait parfois incomprise :

*Je jouerai ce jour ma Fantaisie pour piano et violon avec M<sup>me</sup> Parmentier [la violoniste Teresa Milanollo], à la Société Nationale. Ne voulez-vous pas être au nombre des deux ou trois âmes qui comprennent ce que j'écris ? Si*

*vous saviez comme je me replie chaque fois sur moi-même lorsque je vois tant d'oreilles sourdes. Et ce n'est pas leur faute si elles sont sourdes : je jouais dernièrement ma Sonate pour piano et violoncelle avec Popper. La première parole qu'il me disait, c'était : Sie haben aber keine französische Ader in sich [Vous n'avez pas la fibre française]. Je le sais bien ; pour cela aussi, je sais ce que c'est souffrir.*

(Marie à A. Sandherr, 27 avril 1881)

Dilemme culturel, dilemme musical : la tentation d'un repli sur soi saisit la compositrice, prémices peut-être de l'isolement des dernières années de sa vie.



#### UNE VOCATION D'ARTISTE

Entre 1877 et 1882, alors qu'Alfred Jaëll – qui décèdera le 27 février 1882 – est de plus en plus mal, Marie se raccroche désespérément à la composition. Elle vit une profonde crise de confiance. Elle cherche conseil auprès d'un ami alsacien, le philosophe Édouard Schuré (1841-1929) qui lui répond :

*À l'heure qu'il est, je vous connais à fond. Vous êtes artiste et rien qu'artiste. Vous avez une grande originalité, une intelligence remarquable et une volonté de fer. Avec cela on va loin et vous irez. Vous manquez encore de logique et d'harmonie, mais avec votre ambition et votre ténacité vous les acquerez peut-être par la suite.*

(Schuré, 4 mars 1879)

En 1883, période de composition du *Concerto n° 2 pour piano*, et de *Sphinx*, elle retrouve son équilibre :

*Me voilà enfin complètement rendue à l'art, il est toute ma pensée, toute mon ambition, je me sens retrouvée et je ne me perdrai plus. On n'a pas cette flamme sans devenir digne d'être artiste. J'en suis digne, Dieu veuille que je le prouve.*

(Marie à A. Sandherr, 15 juillet 1883)

Liszt reconnaît l'originalité de ses œuvres dès 1871 :

*... elles surabondent en nouveautés et hardiesses que je n'ose critiquer, mais que j'apprécierai mieux encore quand j'aurai le plaisir de les entendre jouer par leur vaillant, ambitieux et subtil compositeur.*

(Liszt, 18 juillet 1871)

Bien des années après, Parmentier admire la force de caractère de la compositrice qui se révèle capable de ne pas se laisser étouffer par le Maître :

*Je vous félicite de ne pas vous laisser décourager par le jugement de Liszt et de conserver, malgré la confiance que vous avez en lui et votre respect pour son talent, une entière liberté d'esprit pour juger son jugement. [...] En attendant, suivez votre voie, il est incontestable que vous en avez une, qui est bien à vous ; vous avez l'originalité, la sève vivante, exubérante même souvent, et il est certain que vous êtes en progrès.*

(Parmentier, 26 août 1880)



## LA PASSION DE LA RECHERCHE

« Je pioche » : voici une expression favorite de Marie Jaëll. Elle ne s'arrête jamais, menant de front plusieurs réalisations :

*Je travaille, je travaille et je me porte à merveille... il ne faut pas le dire trop haut. Vous savez que je ne suis plus du tout la Marie que vous avez aimée, l'auteur des valse à quatre mains, qui jouait du piano, qui cousait, qui parlait – Je suis un être neuf, tout neuf, qui ne fait qu'écrire et plonger en soi-même. Il sort beaucoup de choses de ces plongeurs, si bien que je suis moi-même tout autre... Un jour, pour me voir, il faudra que vous plongiez dans de gros bouquins en vous cassant à moitié la tête, les oreilles et les doigts...*

(Marie à A. Sandherr, 26 novembre 1877)

Dix ans après, en 1887, le langage est le même :

*Je travaille beaucoup... c'est le bonheur de l'artiste. Ma méthode ne tardera pas à paraître, je dois l'achever ces jours-ci.*  
(Marie à A. Sandherr)

Marie place si haut son exigence qu'en 1888, l'ouvrage n'a pas encore paru :

*Tu verras dans les prochains temps que je vais tant t'écrire que vous demanderez grâce... je veux dire composer car j'ai constamment la plume en main. [...] Chez Heugel vont paraître très prochainement Prisme, un recueil de Valses mignonnes et un recueil de Valses mélancoliques. Quant à la méthode, je la recommence, ne pouvant jamais me satisfaire complètement.*  
(Marie à A. Sandherr, septembre 1888)

Parmentier est intrigué :

*... et je vous félicite d'avoir terminé votre méthode qui vous a tout absorbée et qui va vous laisser le temps de vous remettre à d'autres travaux. Je suis curieuse de voir cette méthode qui ne peut manquer de renfermer des aperçus nouveaux et originaux...*  
(Parmentier, 5 novembre 1888)

Le *Toucher* ne paraîtra qu'en 1899. Même pour Marie Jaëll, dont Liszt avait déclaré qu'elle avait « un cerveau de philosophe et des doigts d'artiste », il n'était pas évident de proposer un enseignement à nul autre semblable, basé sur la physiologie dans le but explicite de faire de chaque élève un véritable artiste !

Marie a constamment demandé à ses étudiants de se prêter à ses expériences comme mesurer leurs temps de réaction au clavier, par exemple. Il est moins connu qu'elle s'intéressait de près à la facture des pianos, eux-mêmes objet de ses recherches :

*Je partirai déjà mercredi pour Vienne, car je ne pourrai faire mon programme que là-bas, en essayant les pianos dont j'ignore la réceptibilité [sic] au point de vue du toucher. Il se pourrait peut-être même que mon système leur soit réfractaire parce que leur mécanisme ne serait pas assez affiné ; dans ce cas, je ne jouerai pas du tout. [...] Mais je ne puis pas ne pas vous dire combien je*

*suis rayonnante des résultats obtenus sur Pleyel et Érard. J'ai donc tout lieu d'espérer que les autres pianos aussi m'obéiront comme eux.*  
(Marie, octobre 1883)

À propos d'un piano Bechstein, elle écrit ailleurs :

*... car il ne peut pas donner ce qu'il n'a pas. Je dois donc complètement modifier mon toucher et mon jeu ; ceci ne part pas des doigts mais de la tête. Je reste donc de longues heures [...] jouant des Bechstein dans ma tête...*  
(Marie à A. Sandherr, 11 novembre 1885)

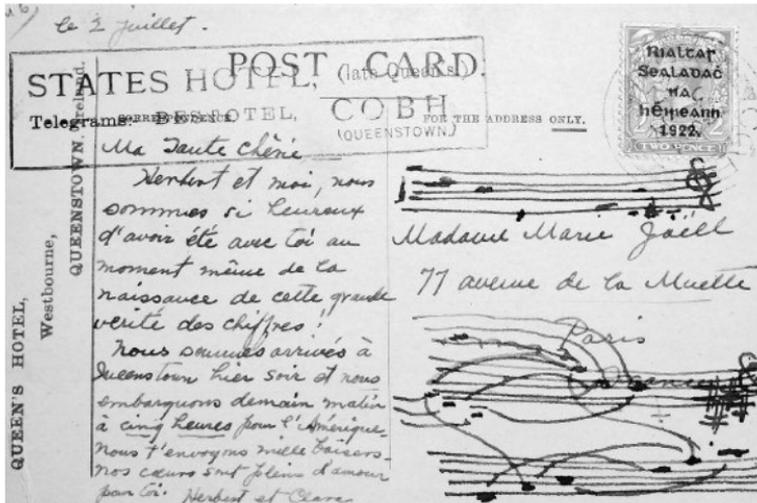
Car c'est l'artiste et non l'instrument qui fait vivre la musique ! Les mains ne sont que le reflet de ce qui se passe dans la tête : la curiosité intellectuelle créatrice de Marie Jaëll est sans cesse en éveil.



Ces échanges épistolaires nous ont permis de jeter quelques coups d'œil furtifs sur un univers bien différent du nôtre, sur un autre monde. Comme lors d'une promenade avec des amis, laissons-nous interpeller par les écrits de nos correspondants, famille, amis, au gré de nos lectures. Avec eux, un coin de voile se lève par moment qui nous permet d'entrevoir la personnalité passionnée, sensible, parfois inattendue de notre musicienne. Ne nous retrouvons-nous pas dans ces lignes de Parmentier, son contemporain pourtant :

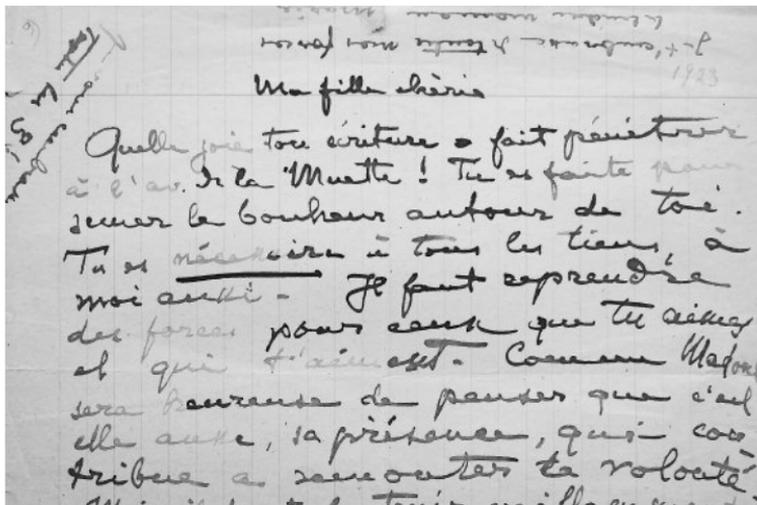
*Je cherche à vous deviner, ou plutôt je ne cherche pas trop, car je sais que si vous le vouliez vous ne pourriez pas expliquer vous-même le sphinx qui réside en vous. [...] Mais quelque chose pourtant reste immuable en vous, le fond même de votre nature et ce qui vous donne une individualité si originale et tranchée.*  
(Parmentier, 22 août 1879)

---



Carte de Clara Diehl pour Marie Jaëll du 2 juillet 1922. (Collection MLI)

Postcard of July 2, 1922 from Clara Diehl to Marie Jaëll. (MLI Collection)



Lettre de Marie Jaëll à Marie Kiener, sa fille « adoptive ». (Collection MLI)

Letter from Marie Jaëll to Marie Kiener, her 'adopted' daughter. (MLI Collection)